Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 24 (1922-1923)

Artikel: Légendes de Savièse

Autor: Luyet, Basile

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-112253

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Légendes de Savièse.

Par M. l'abbé Basile Luyet, de Savièse (Valais).

Système de transcription.[1])

Le système de transcription adopté ici est, dans l'ensemble, l'alphabet du «Glossaire des patois de la Suisse romande» qui est assez simple pour être à la portée de tous les lecteurs, et auquel d'ailleurs, au moyen de quelques conventions, on peut donner une rigueur scientifique. Le voici avec les modifications introduites:

Voyelles.

a, i, ou; an, in, on ont la même valeur qu'en français.

e, o sans accent sont des voyelles de qualité indéterminée.

è est un *e* moins ouvert que celui de *près*.

ə est un *e* qui tend plus ou moins vers l'*e* muet de *brebis* et qui a un timbre vélaire particulier aux patois valaisans.

ó = *o* fermé de *beau*. *ü* = *u* de *vendu*, de l'all. *Lüge*.

ò = *o* ouvert de *bord*. *ä* = *è* très ouvert de l'all. *Bär*.

oun = *ou* nasalisé.

ën = son nasal intermédiaire entre *è* et *ə*: *matën* (matin), *vën* (vient).

Les voyelles faiblement articulées ont été notées en caractères plus petits: *bóou* (bois).

Les voyelles particulièrement longues ont été surmontées d'un trait horizontal: *djyābló* (diable).

Les voyelles séparées par un point: *a.i* (avoir) s'articulent séparément.

Pour des raisons typographiques nous avons dû renoncer à noter l'accent tonique.

Consonnes.

p b, t d, k g (goût); *f v, s* (saut) *z, ch j*; *m, n, l* ont la même valeur qu'en français.

h = son de l'all. *hoch*.

chh = son intermédiaire entre *ch* et *s*: *klóchhyè* (clocher).

jh = son intermédiaire entre *j* et *z*: *trèjhyèmó* (troisième).

r = son linguo-dental de l'italien *grande*.

ṛ = son linguo-dental avec articulation réduite, se trouve toujours entre deux voyelles: *iṛè* (était).

y = consonne palatale de *yeux, miel*: *pya* (pied), *prosəsyon* (procession), *achhyə* (laisser).

ou = consonne labio-vélaire de *oui, moi*, qui se trouve ordinairement devant une voyelle accentuée; ainsi *foua* (feu) se prononce comme «foi», l'*ou* de *pouè* (puis) comme dans «rastacouère», de *chouiṛa* (sœur) comme dans «oui», de *bèjouin* comme dans «besoin», l'*ou* de *bouə* (bassin de fontaine), avec l'accent tonique sur *ə*, n'a pas d'équivalent dans la prononciation du français.

---

[1]) Ces indications ont été rédigées avec le bienveillant concours de M. le professeur E. Tappolet, que nous remercions vivement de son aimable collaboration.

Note introductive.

En recueillant les textes que nous publions ici, nous avons poursuivi un double but. D'une part, ces textes contiennent un grand nombre de renseignements précieux pour le philologue, et, par ailleurs, ils peuvent donner lieu à une foule de remarques psychologiques intéressantes. Nous nous sommes donc proposé de les présenter, à titre de documents, aux hommes de science qui voudraient en faire le sujet de leurs investigations.

Le point de vue étant exclusivement scientifique, une exactitude minutieuse nous était imposée dans la méthode. Afin de fixer avec précision, tant la phrase que la pensée, nous avons transcrit nos textes, mot pour mot, sous la dictée de personnes dont la seule culture a été celle du pays natal. Cependant, malgré les précautions prises, nous avons constaté que notre méthode était défectueuse sur plus d'un point; la nécessité d'interrompre à chaque instant le narrateur trop pressé, et le fait qu'il se rendait compte, bien souvent, que la légende contée par lui nous était connue, ont été cause, soit de tiraillements dans le texte, soit d'abréviations dans le récit.

Dans la traductíon française nous avons suivi le texte de très près, afin de faciliter le travail du philologue, et, d'un autre côté, nous nous sommes efforcé de le rendre en un français, au moins intelligible, pour le lecteur que le fond seul intéresse. Plus d'une fois, nous avons préféré des incorrections ou des amphibologies — elles sont si nombreuses dans l'original — à des additions encombrantes.

PREMIÈRE PARTIE

Les Revenants.

1. La procession des trépassés.

1. I konta dè chè kyə l'a rèkontra è mò a nè^{i} d'ā Tósin.

Dóou kyə l'an paṛia, oun, kyə oujaè pa aa amou mä.in, a nè^{i} d'ā Tósin, è ou ätrè, kyə oujaè. Pó ètrə chouə^{ə} kyə vaji'amou, l'a komanda dè prindè ba o kotën ky'īṛè krótchya dəṛën ā grandzè. E pouè, kan l'ə ənou houa nè^{i} d'ā Tósin, pouè, chè kyə dii'aa amou l'è parti. Kan l'è ita outrə dəri a tsapaoua, l'a kóminsya a arèkontra ona prosəsyon dè mò; l'a.ion toui ou abi. Pachaon toui apa^{a}, əj oun dəjion: «Fó ó ba! fó ó ba!» l'an kóminsya a kyərya: «Fó ó ba! fó ó ba!» E pouə

---

1. Celui qui rencontra les morts le soir de la Toussaint.

Deux hommes avaient fait un pari: l'un [avait défié l'autre] d'oser partir au mayen le soir de la Toussaint, et celui-ci [avait prétendu] n'avoir pas peur. [Le premier], pour s'assurer que [son compagnon] allait bien au mayen, lui donna ordre de rapporter le cotillon suspendu dans sa grange.[1])

Quand arriva la nuit de la Toussaint, celui qui devait monter se mit en route. Dès qu'il arriva derrière la chapelle [de Chandolin], il commença à

[1]) La «grange» est l'une des pièces du chalet. Nous en parlerons dans une étude qui paraîtra prochainement dans le «Folklore suisse».

o.n ātrè l'a kyərya: «Na! fótrè pā ba, n'ën pa ó drouè, i portə də fi dou pəti mi, è l'a dzoun.na ə tënporè dè Tsaouindè pòr nó.» E pouè, kan l'è ita oun tró mèⁱ rlouin, kan l'è ita outr'ā Pəra-Barmaè, l'è ita əno.oua dè mèⁱ rèkontra, (*Variante:* l'a atindou dèjó a pəra ona bóna vouārba, è pouè, kan vənyiè chou ó matën . . .) l'a də: «Chont-ə pa d'abò toui?» L'a də: «O! ba! pa po ona vouārba, l'a də, t'a ouəji d'atindr'oun bon móman, l'a də, kan ə promyə chon ba a tsapaoua dè Tsando.ouën, ə dəri chon outr'i Pəra-Bənitè, ə s'tou ou pā krərè, to varèⁱ värè: l'a davouè pachèⁱ, houa dou kapotsën è houa dou djyābló; i kapotsën l'è tòrdzò i dəri d'ā prosəsyon, pó pa achhyə pacha ó djyābló dèᵊan rloui. I kapotsën l'a pója ó pya chou a pəra è l'a də: «To avansèrèⁱ plo, atramin to chalè di tavouè tärè.»

Remarque explicative: Toui èj an vën i prosəsyon di mò, a nèⁱ d'a Tósin; vənyon toui avouèⁱ ou abi.

---

rencontrer une procession de morts, tous revêtus de l'habit.[2]) En passant à côté de lui, plusieurs disaient: «Jette-le en bas! Jette-le en bas!» . . . Mais l'un d'eux reprit: «Non! ne le jetons pas en bas, nous n'en avons pas le droit, il porte sur lui du «fil du petit mois,»[3]) et il a jeûné les Quatre-Temps de Noël pour nous.» Enfin, quand il fut un peu plus loin, à la Pierre-Barme,[4]) fatigué d'en rencontrer toujours, il leur demanda: «N'avez-vous pas bientôt tous [passé]?» ([D'autres prétendent] qu'il attendit longtemps sous la pierre, et que, le matin approchant, il les interpella.) [Quoi qu'il en soit,] [l'un d'eux] lui répondit: «Oh! pas pour le moment, tu peux attendre encore longtemps; quand les premiers arrivent à la chapelle de Chandolin, les derniers sont encore aux «Pierres-Bénites»[5]) et, si tu ne veux pas le croire, tu n'as qu'à aller voir: il y a deux empreintes, celle du capucin et celle du diable.»[5]) Le capucin est toujours le dernier de la procession, pour ne pas laisser le diable passer devant lui. En posant son pied sur la pierre il a prononcé ces paroles: «Tu n'avanceras plus, tu sors de tes terres.»

Remarque: La procession des trépassés a lieu, chaque année, la nuit de la Toussaint. Tous sont revêtus de l'habit.

---

[2]) Le mot «habit», employé sans qualificatif, désigne le grand habit blanc de la confrérie du Saint Sacrement. Cet habit se porte à la façon d'une aube, il est ajusté au corps par un cingule. Avec l'habit, les femmes portent un voile, et les hommes une cape qui se rabat sur la figure. Cette cape, percée de deux trous à l'endroit des yeux, est d'un aspect terrifiant.

[3]) On appelait ainsi du fil bénit le jour de la purification de la Sainte Vierge, le 2 février, (le petit mois). On attribuait à ce fil la vertu d'écarter les accidents.

[4]) La «Pierre-Barme» se trouve sur le bord de la route, à peu près à mi-chemin entre Chandolin et le Pont-du-Diable. Comme le mot l'indique, elle recouvre une grotte où les passants peuvent se reposer.

[5]) Les «Pierres-Bénites» se trouvent sur territoire bernois. On y arrive en une heure et demie en montant de Gsteig au Sanetsch. Sur une pierre, proche du sentier, on remarque un dessin dû à la structure de la pierre, et rappelant vaguement deux empreintes de pas. On appelle cet endroit: «I pacha dou kapotsën», «le pas du capucin». L'idée exprimée dans ce qui suit est que le diable n'est pas chez lui en Valais, et qu'il n'a pas le droit de franchir la frontière.

2. Jean-sans-peur.

2. Houa dè «Tè^{i}ta chèka! anën rèpondr'ā värda».

Chin, kómin dəjion, ky'iṛon ën vèla è pātó d'ā mountanyè. L'a.iə oun kyè ch'apè-ouaè Djyan-chën-pouiṛè, iṛè mètr'atsèṛó^{ou}. Chin iṛ'īna a mountanyè dou Pouëntè. E pou'ona nè^{i}, ā vèla, ën kòrtädzin, iṛon toui aprè^{i} o t'ënsorta, ky'iṛè Djyan-chën-pouiṛè, ma ky'oṛi pa ouja, i mètrə pātó l'a də ky'oṛi pa ouja aa ina ou Chè^{i}-Ródzó kyərya trè kó^{ou}, a dodjyouṛè d'ā nè^{i}, ëntrè dódz'ə ona, kyərya trè kó^{ou}: «Tè^{i}ta chèka! anën rèpondr'a ma värda.» Oṛa rloui l'a də ky'oujaè. I pātó l'a də kyə paṛiiè ky'oujaè pa. L'an paṛia pó a plo bèoua atsè d'ā mountanyè: chə oujaè kyərya chin, i pātó oui bali'a plo bèoua atsè d'ā mountanyè. I plo bèoua ats'iṛ'ou mètrə pātó. E chə oujaè pa kyərya, i mètr'atsèṛó^{ou} diiè paè a plo bèoua ats'ou mètrə pātó, diiè paè a vao^{o} d'ā atsè. E pou'i mètr'atsèṛó^{ou} l'a dèmanda trè dzò po əni ba tan ky'a mijon, fajiè chin kan tórna'īna. E pouè, oui an akòrda trè dzò, è pouè l'ə ənou a mijon, l'ə jou konfècha è akomonyə, l'è ita trè dzò ën prèèṛè. L'ə jou konta i kapotsën kómin faliè fèṛè. Oṛa l'an bala də bəni, dè fòò bəni, è pouè l'an də kyə l'aəchè fè oun rou, avou'ó chābró, outòr də rloui, kópa a tèpa; kyə rloui fo.əchè pa chali di ouè^{i} tan kyè tòtə l'oṛi dispaṛou. L'a fətchya də bəni dəri o pouëntrè dou bāton. Oṛa l'a fè o rou avou'ó chābro, è i bāton iṛè pó chè dèfindrè, i bāton dè ou atsèró^{ou}.

---

2. L'histoire de «Tête desséchée! viens répondre à celle qui est verte».

Comme on le racontait, les pâtres de la montagne étaient à la veillée. L'un d'eux s'appelait Jean-sans-peur, il était premier vacher.[1]) C'était à la montagne du Pointet.[2]) Un soir, donc, à la veillée, on jasait, et tous [les pâtres] taquinaient Jean-sans-peur. Il était sans peur, lui disaient-ils, mais il n'aurait pas osé, c'est le chef qui lui disait cela, il n'aurait pas osé monter au Sex-Rouge et crier trois fois, à minuit, entre minuit et une heure: «Tête desséchée! viens répondre à celle qui est verte.»[3]) Lui prétendait ne rien craindre. Le chef paria qu'il n'osait pas, et le pari fut conclu pour la plus belle vache de la montagne. S'il n'avait pas peur, le chef lui donnait la plus belle vache, — elle lui appartenait, [parait-il] — mais, s'il avait peur, il devait rembourser au chef . . . le prix de la bête. Le premier vacher demanda trois jours pour descendre «à la maison»; il s'exécuterait quand il remonterait. On lui accorda les trois jours. Il descendit au village, alla se confesser et communier, passa les trois jours en prières, puis alla conter aux capucins ce qu'il avait à faire. Les [pères capucins] lui donnèrent de «forts bénits»[4]) et lui ordonnèrent de faire un cercle avec son sabre, en coupant dans le gazon, tout autour de lui, et de n'en sortir que lorsque tout aurait disparu. [Jean-sans-peur] mit du bénit derrière la pointe de son bâton. Avec son sabre il décrivit le cercle, et son bâton, le bâton du vacher,[5]) lui servirait à se défendre.

---

[1]) Trois vachers sont préposés à la garde du troupeau. Leur responsabilité à chacun, comme aussi leur salaire, sont en rapport avec leur rang. Le premier vacher a autorité sur les deux autres.

[2]) La montagne du Pointet se trouve sur Conthey. On la traverse en arrivant au Sanetsch par le Pas de Cheville.

[3]) Adjuration à l'adresse des morts.

E pouè, kan l'è aró.oua ina a mountanyè, l'a də: «Oṛa! vo poud'aa mè akouta, chə oujəṛi;» è pouè l'an də kyè vouèⁱ, kyə foəchè pyè jou ṛa chə oujaè. I mètrə pātó l'a də: «Ma oujèṛèⁱ to?» E pouè, kan l'a you kyə sti iṛè tan dəsida a parti, kyə l'a.iè pā pouiṛè, i mètrə pātó chə pri pouiṛè, kyə foṛi ita pó paè a paṛioṛa, kyə foṛi ita a balə houa bèoua atsè; l'a pri ona pèⁱ də botchyó kyə l'a.ion jəstó pərdou; l'an pərdou oun grou botchyó ën chè ëntärvaouè dè trè dzò ky'i mètr'atsèróᵒᵘ iṛè pa. L'a pri a pèⁱ dou botchyó, è pouè ch'è kó.ouää d'ā pèⁱ dou botchyó, pó värə chə oṛi ouja aa ou pa, po oui fèṛè pouiṛè, po kyə oəchè pa ouja aa kyerya chin. Kan l'è ita aró.oua ina ou Chèⁱ-Ródzó, l'a fè o rou, l'a kópa o rou ā tèpa, avou'ó chābró, è pouè rloui ch'è mè ou bën mitin, è pouè l'a kyərya: «Tèⁱta chèka! anën rèpondr'a ma värda!»; dóᵒᵘ kóᵒᵘ, nyoun l'a rèpondou. L'a kyərya ó trèjhyèmó kóᵒᵘ, l'a you plin dè tèⁱtè dè mò tò òrtò dou rou. Oun l'a də: «Ky'ou to dè nó? to nój a apèoua.» Ej oun dəjion: «Rətiṛə toun tranchan,» əj oun: «Rətiṛə toun pouënjin,» əj oun: «Rətiṛə toun ënsin.» Oṛa rloui l'a pa boudjya tan kyè tó chin l'īta dispaṛou. (Oṛa ᵊó i pa rətənou chin kyə rloui rèpondiè.)

Aprèⁱ, l'a pouə dèchindou, l'a pouə rèkontra chè ky'īṛè kó.ouäᵃ d'ā pèⁱ dou botchyó, kyə fajiè də grouchə bou.ouèⁱ, è tsasi'a ó tärachyə, è l'a də: «Kyə ə-t-ə chin? d'ā pār də Djyo;» de vär'ona plo brota bèⁱtchyə ën fòrma də

Quand il revint à la montagne, il dit [à ses compagnons]: «Vous pouvez maintenant venir m'écouter;» — «Oui, lui répondirent-ils, si tu oses, tu peux bien partir.» Le chef insista: «Mais oseras-tu?» Puis, quand il vit Jean si décidé à partir, [quand il vit] qu'il n'avait pas peur, il eut peur lui-même, [pensant] qu'il aurait à payer la gageure, qu'il lui faudrait donner cette belle vache. Il prit la peau d'un bœuf qu'on venait de perdre. Dans cet intervalle de trois jours pendant lesquels le premier vacher était absent, ils avaient perdu un gros bœuf. [Le chef] se couvrit de cette peau de bœuf pour se rendre compte s'il osait ou non, pour l'effrayer et lui faire peur.

Quand [Jean-sans-peur] arriva au Sex-Rouge, il fit le cercle, en coupant dans le gazon avec son sabre, puis il se mit au beau milieu et cria: «Tête desséchée! viens répondre à celle qui est verte.» [Il cria] deux fois, personne ne répondit. Il cria une troisième fois et vit alors une quantité de têtes de morts tout autour du cercle. L'un [de ces morts] lui dit: «Que veux tu de nous? tu nous a appelés.» «Retire ton tranchant», disaient les uns, «Retire ton pointu», criaient d'autres. «Retire ton épée,»[6]) répétaient les autres. [Jean-sans-peur] ne bougea pas jusqu'à ce que tout eût disparu; mais je ne me souviens pas de ce qu'il répondait.

En descendant ensuite, il rencontra [l'homme] à la peau de bœuf, qui beuglait avec force et cherchait à le terrasser — «Qu'est-ce que c'est? de la part de Dieu,» demanda-t-il. Voir une si vilaine bête en forme de bœuf!

---

[4]) On appelle «bénits» des objets ayant reçu une bénédiction; ce sont ordinairement du charbon, du pain, du foin hâché, etc. Dans la croyance populaire, il y en a dont la vertu est plus efficace, les «forts bénits».

[5]) Les vachers portent un bâton traditionnel. C'est une tige solide longue de un mètre trente à un mètre cinquante, ferrée à l'une de ses extrémités par une pointe, et portant, à l'autre bout, une demi-douzaine d'anneaux en acier, dont le bruit est bien connu du troupeau. Une large lanière en cuir fixée à l'un des anneaux, en fait un fouet redoutable.

botchyó. I botchyó, i mètrə pātó kyə l'a.i'a pèⁱ dou botchyó, l'a rèpondou: «L'è i djyābló.» E sti l'a də: «E bin! ó djyābló, fóᵒᵘ ó toua!» è l'a planta choun chābró dəṛën pè a tèⁱta, dəṛën ën ou əstoma. E i djyābló, chè kyə chə dəji'i djyābló, l'è tsəjou mò, tsəjou ën mounton.

E pouè l'è dèchindou ou tsaouè, l'a toui tró.oua ky'ó mètrə pātó; iṛon toui outòr dou foua. Kan l'è aró.oua, l'a ëntärva avou'īṛ'i mètrə, l'an də ky'īṛè pa. Rloui l'a də: «L'a jou pouiṛè dè paè a paṛioṛa, ch'è katchya.» E pouè l'a konta kyə rloui l'a.iè toua ó djyābló, l'a də: «Aa! èⁱ vo you ch'ī pa ouja?» E pouə rloᵒ l'an də, l'an ëntärva chə l'a.iè pā you ó djyābló, l'a də kyè na; è pouè rloui l'a də kyə l'a.iè rèkontra ona brota bèⁱtchyè, fòrma d'oun grou botchyó nəᵊ, e pouə rloui l'a.iè dèmanda ky'īṛè, l'a.iè rèpondou ky'īṛ'i djyābló, ə rloui l'a.iè planta dou chābró dəṛën ā tèⁱta è ó t'a.iè toua. Ej ātró chè chon toui rāda a tèⁱta, iṛon pri də pouiṛè, cha.ion pa ky'īṛ'i mètrə pātó dèjó a pèⁱ dou botchyó, l'an pouə konta chin ky'īṛè, kyə l'a.ion pərdou o botchyó, è i mètrə pātó l'a.iè pri a pèⁱ pó aa oui fèṛə pouiṛè. E pouè, chon parti värə ch'īṛè mò, è l'an pa pochou óta a pèⁱ dou botchyó di chou rloui, l'an pa pochou o dəkro.oui d'ā pèⁱ dou botchyó, l'an falou fèṛ'aa ina ó kapotsën, chə po.ouion o dəkro.oui; è l'īta ënpochibló, l'an pa pochou ni o dəkro.oui ni ó tè óta di chou plachè, l'an falou fèṛ'oun grou klòtè dèjó rloui, è ó t'ëntära chou plachè. E houa plachè l'è tòrdzò ita ona plachè móditè, kyə l'è pā mèⁱ ənou d'ärba kyə valè, l'è pā mèⁱ ənou dè bo.n ärba. E ᵊatsè l'an jamèⁱ mèⁱ pəka ën houa plachè.

Le bœuf, c'est-à-dire le chef recouvert de la peau du bœuf, répondit: «C'est le diable.» «Eh bien! le diable, il faut le tuer!» reprit Jean, et il lui planta son sabre dans la tête et dans la poitrine. Le diable, celui donc qui se faisait passer pour le diable, tomba mort, il s'affaissa comme une masse.

[Jean-sans-peur] descendit au chalet où il trouva tous [ses compagnons] sauf le chef. Ils étaient tous autour du feu. En arrivant, il demanda où se trouvait le chef. «Il est parti», lui dirent-ils. «Ah! voilà! il s'est caché, il a eu peur de payer la gageure». Il raconta ensuite comment il avait tué le diable et ajouta: «Hein! avez-vous vu si j'ai eu peur?»

[Les pâtres] lui demandèrent s'il n'avait pas vu le diable. Il répondit que non, mais qu'il avait rencontré une affreuse bête ayant la forme d'un gros bœuf noir, qu'il lui avait demandé ce qu'il était, et que, [l'animal] lui ayant répondu qu'il était le diable, il lui avait planté son sabre dans la tête et l'avait tué. Tous se regardèrent et prirent peur, craignant que ce fut le chef caché sous la peau du bœuf. On raconta [à Jean] ce qui s'était passé, qu'on avait perdu le bœuf, et que le chef en avait pris la peau pour aller l'effrayer. Ils partirent alors et allèrent voir s'il était mort, mais ils ne purent point enlever la peau de sur son cadavre, il fut impossible de l'en découvrir. Il fallut faire monter les capucins, si peut-être ils le pourraient faire, mais ce fut en vain. Ils ne purent ni le découvrir, ni l'enlever de l'endroit [où il gisait]. On dut creuser une grande fosse sous lui, et l'enterrer là même. Ce lieu a, depuis lors, toujours été maudit. L'herbe, la bonne herbe, n'y a plus poussé comme il faut. Les vaches n'y sont plus jamais allées paître.

[6]) Nous traduisons «ënsin» par épée. Nous n'avons jamais rencontré ce mot ailleurs. Ici le contexte semble indiquer qu'il s'agit, dans les trois interpellations, du sabre du héros. Peut-être aussi s'agit-il de l'encens bénit placé dans le bâton. Le narrateur avoue ne pas connaître le sens du mot.

3. La femme au bébé.

3. Houa kyə l'a akoli o popoun ba ou pon dè Tsandra.

E bin! l'a.iè ona kyə parti'amou mä.in; è pouè, kan l'è itaè amou a Vaè-Nou.oua, l'a akonchhyou ona marin.na kyə pórtaè oun popoun; è pouè l'a.iè ou ää tan ouanyaè; è pouè l'a də kyə fali'aa ina mounta, (l'a.i'o mo.ouè); è pouè houa l'ə jou aontchyä mounta. L'a pa parla oun mó tan kyè chon ita amou ou pon dè Tsandra, chè chon pa adrèchhya ona paṛó.oua, rin. E pouè, kan chon ita outr'ou pon dè Tsandra, houa kyə l'a.i'o mo.ouè, l'a.iè jamè^i akotoma dè träächa ó pon mountaè, l'a də kyə faliè chə dəmounta, pó träächa ó pon; è ou ätra l'a fè ch'ó plè kyə əchə py'achhya mounta; è sta l'a atətchya kyə faliè chə dəmounta, ky'o.ouiè pa kyə vajəchè mounta outrè chou ó pon, è ou ätra l'è dəmountaè. Kan l'è ita outr'ou mitin dou pon, l'a akoli o popoun ba ën ou è^ivouè, ə lə l'a chouta ba aprè^i; è pouè l'a də, di ba ou mitin dè ou è^ivouè kyə l'a.iè tan d'an, (chè^i pa dèṛè vouèṛó,) kyə fajiè chè vouè^əädzó tan kyè ba a Vaè-Nou.oua è tórna amou tan ky'ou pon; ə po.ouiè pa chè dètsardjyə, tan kyə l'oṛi jou käkoun kyə l'aəch'achhya träächa ó pon mountaè; pó a kója kyə l'a.i'akoli ba o.n infan, po kyə nyoun əchə chopou, ba ën ou è^ivouè. L'a.iè jamè^i pochou chè dètsardjyə, a kója kyə, ou kyə prèjintaon pa d'aa mounta, ou ky'achion pa träächa ó pon mounta... E pouè l'è partitè ba pè ou è^ivou'ën fèjin oun grou kri.

---

3. Celle qui jeta son bébé sous le pont de Tsandra.[1])

Il y avait [une femme] qui partait au mayen. Quand elle fut à la «Route-Neuve»[2]), elle rejoignit une [autre] femme qui portait un bébé, et qui avait l'air bien fatiguée. La [première] lui dit de monter sur son mulet, (elle avait, [en effet,] son mulet). Celle-ci accepta volontiers, [mais] elle ne dit pas un mot jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées au pont de Tsandra. Une fois arrivée là, celle qui conduisait, ayant l'habitude de ne jamais traverser le pont à dos de mulet, pria [l'inconnue] de descendre. Celle-ci la supplia de la laisser. La première insista; elle ne voulait pas qu'elle traversât le pont sur le mulet. L'autre descendit; mais, arrivée au milieu du pont, elle lança son enfant dans l'eau, et s'y lança elle-même après, en criant, du milieu des flots, qu'il y avait un certain nombre d'années, (je ne sais plus combien,) qu'elle faisait ce voyage, du pont [de Tsandra] à la «Route-Neuve» et retour, et qu'elle ne pouvait pas être libérée [de cette peine] avant que quelqu'un la laissât passer sur le pont à dos de mulet. La raison en était qu'elle avait, [de son vivant,] jeté un enfant dans l'eau, pour que personne [n'en] connût [l'existence]. Elle n'avait point encore pu se libérer, soit qu'on ne lui offrît pas de monture, soit qu'on ne lui permît pas de passer le pont sur le mulet... Elle disparut ensuite dans les flots, en poussant un grand cri.

---

[1]) Le pont de Tsandra se trouve non loin du chemin de Chandolin au Sanetsch, en face du mayen de Rouaz.

[2]) La Route-Neuve est la partie de la route du Sanetsch qui fait suite au Pont-du-Diable, en amont de celui-ci.

4. Une veuve revoit son mari.

4. I konta dè houa kyə l'a you o tsën amou a Vouānyó.

Oun ādzó, amou a Vouānyó, l'a.i'ona marin.na ky'īṛ'ou mä.in d'outon. Iṛ'ona vèva, è pouè rèstaè chó.ouèta ouè^{i}, èj ātró iṛon toui ba; è pouè vajiè toui è dzò ina pè Bärtsè^{i} ën tsan, l'a.iè tòrdzò prou ärba. E pou'aprè^{i} l'ə ənou də ni, è pouè rèstaè tòrdzò amou ouè^{i} ou mä.in. E pou'ëndi kyə l'īta ənou i ni, viiè tòrdzò oun grou tsën ba pè dè^{ə}an ó tsaouè, ó matën. E pouè, kan l'a jou you dó^{ou} trè ādzó, l'a də: «Kyə ə-t-ə chó? d'ā pār də Djyo.» E pouè l'a apaṛou oun moundó, chè tró.oua ky'īṛè ómó a lə. E pouè l'a də ky'īṛè pa aprèpaṛa dè^{ə}an kyə moṛi, óṛa d'əvä^{ä} iṛ'obidjya d'aa chofri ina pə ə mountanyè chou a ni, è dè tsātin, dəṛën ou foua də ou ënfä^{ä}. D'abò iṛè ómó a houa, è pouè l'a də ky'īṛ'obidjya dè paṛètrè, è kyə l'aəchè pā mè^{i} prè^{ə}a po rloui, ky'īṛè kan məmó pərdou, ə ky'īṛə lə i kója, a kója kyə l'a.ion pa ou a.i d'infan, ə kyə lə foṛi jou aprè^{i}.

5. Un festin de morts.

5. I konta kyə l'an you è trè gró^{ou} amou a Vouānyó.

E bin! chin iṛ'amou a Vouānyó achə bën. Iṛ'ā fën də outon. L'a.i'oun ky'īṛ'amou fèma, d'outon, è pouè l'è pa tórnā ba houa nè^{i}, bin chouə^{ə}. Dè^{ə}an

---

4. Conte de celle qui a vu un chien à Voigno. [1])

Il y avait une fois, à Voigno, une femme qui était au «mayen d'automne». [2]) C'était une veuve. Restée seule, (les autres étaient déjà tous descendus des mayens,) elle allait tous les jours en champs [au pâturage] de Bertsé, [3]) où l'herbe ne manquait pas. Enfin la neige vint, mais [la veuve] resta toujours au mayen . . . Et voilà que, tous les matins, elle voyait un gros chien devant son chalet. Après un jour ou deux, elle l'apostropha: «Qu'est-ce que c'est? de la part de Dieu.» Alors un homme lui apparut, et il se trouva que c'était son mari. Il lui déclara que, ne s'étant pas préparé à la mort, il devait maintenant passer les hivers en peine dans les neiges des montagnes, et la belle saison dans le feu de l'enfer. Comme il était son mari, il lui déclara [également] qu'il était obligé de lui apparaître, mais qu'elle ne priât plus pour lui, qu'il était perdu quand même, qu'elle en était la cause, et qu'elle l'aurait suivi [en enfer]. Ils n'avaient pas voulu avoir d'enfants.

5. Histoire des trois grands-pères qu'on a vus à Voigno.

C'était aussi à Voigno. On était à la fin de l'automne. Un homme étant monté [à ce mayen] pour fumer [sa propriété], ne descendit naturellement pas ce soir là.

---

[1]) Voigno est le nom des mayens qui longent la Morge de l'Enfloriaz, au-dessous de Sur-le-Sex.

[2]) On fait deux saisons au mayen. La première, «mä.in də fortin», dure de un mois et demi à deux mois, soit du milieu de mai au commencement de juillet. Chaque particulier y a son ménage. Les troupeaux sont ensuite confiés à des pâtres nommés par les «consorts d'une montagne». Le séjour à la montagne est de deux mois et demi. C'est après cela que chaque particulier reprend son bétail pour la saison du «mä.in d'outon».

[3]) Pâturage étendu, situé entre la Dui, Sur-le-Sex, l'Enfloriaz et Voigno.

ky'aa dromi, l'a də: «Fèjó pa krèəa ó foua dèəan ky'aa dromi, chə l'a dè pó^{ou}ṛèj āmè kyə l'an bèjouin d'əni ch'ətsouda, kyə vənyəchon; è pouè l'ə jou dromi. E pouè l'ə ənou dəṛën trə, è chè chon fətchya toui outòr dou foua, è pouè chè chon fətchya a roti. A! . . . è pouè rloui l'a.i'achhya a ᵊanda chou ó tron . . ., è pouè hou trə l'an kóminsya a mëndjyə, l'an byin mëndjya, è l'an fətchya ó pya ou foua, è pouè l'an kópa ona rotchya . . . a fon dou pya. Ou ātrè l'a.iè pouiṛè kyə l'aəchon to koṛa, chondziè: óṛa rè^{i}stè rin pó dèman! E pouè l'an də: «Nën fouṛa s'tou ou mëndjyè kómin nó;» rloui l'ə pouə chali fouṛa, è pouè l'a ëntärva kyëntou iṛon, l'a də: «Koui è^{i}tè vó?» Oun l'a də: «Yó chè^{i} toun pārè; è chè kyə l'è a pār dè mè, iṛ'i gró^{ou}; è chè kyə l'è i plo outrè, iṛ'i ridè-gró^{ou}.» Chin fè kyə rloui iṛ'i katrèma jènèṛasyon, è chè tró.ouaon toui ouè^{i}. E l'a də: «Nó chin toui ita, (majəna vouèṛó d'an, dəpouəsky'iṛ'i ridè-gró^{ou},) no vənyin di o blounyó dou Brótsè, to nój a ënvita po əni noj ətsouda. Nó chin inā ouè^{i} ën pènètinsè tan kyə chaṛè aró.ouaè i katrèma jènèṛasyon, pó ó pètchya d'ënpouṛətè^{i}. Chə o.ouiè, rloui po.ouiè ètsapa d'aa ina; kyə oui rindion houa chaṛitè^{i} dè paṛètrè po əni ó t'avərti, kyə prinjəchè vouārda dè pa aa ina achə bën. Hou chon parti, l'an pouə dəspaṛou di dèᵊan rloui; è pou'aprè^{i} chè tró.oua kyè chin kyə l'a.ion mëndjya l'a.iè pa dəkrəchou, chè tró.ouaè tä.ouè ka kómin l'a.ion achhya.

Avant de se coucher il dit: «Je n'éteins pas le feu, s'il y a des pauvres âmes qui ont besoin de venir se chauffer, qu'elles viennent.» Lorsqu'il fut couché, trois hommes entrèrent, se mirent autour du feu, et commencèrent la «raclette». — Ah! . . . [j'oubliais,] notre homme avait laissé ses provisions sur la table.[1]) — Ses trois [hôtes], donc, se mirent à manger; ils mangèrent beaucoup, se mettant les pieds au feu, et coupant les «raclettes» sous la plante des pieds. [Le propriétaire] craignait qu'on lui mangeât toutes ses provisions; il ne m'en restera rien pour demain, pensait-il. [Les trois inconnus] lui crièrent: «Sors! si tu veux manger comme nous.» Celui-ci sortit alors et leur demanda qui ils étaient. . . L'un d'eux lui répondit: «Moi, je suis ton père, mon voisin est ton grand-père, et le plus éloigné est ton arrière-grand-père.» Ce qui fait qu'il était lui la quatrième génération, et ils étaient tous là réunis. Ensuite il ajouta: «Nous avons été . . . (et imaginez-vous depuis combien d'années puisque l'arrière-grand-père était là,) nous venons du glacier du Brotset,[2]) tu nous as invités à venir nous chauffer. Nous y sommes en pénitence, et nous devons y rester jusqu'à l'arrivée de notre quatrième génération, pour [expier] nos péchés d'impureté.» Ils venaient lui faire la charité de l'avertir de prendre garde de ne pas venir les rejoindre, car, s'il le voulait, il pouvait y échapper. Ils disparurent ensuite de devant lui. Et voilà que ce qu'ils avaient mangé n'avait pas diminué, mais se trouvait tel que [le propriétaire] l'avait laissé la veille.

---

[1]) «Sur la table», dans le texte patois il y a: «sur le tronc». C'est qu'en effet, en guise de table on se servait ordinairement, autrefois, d'un gros ronc de sapin ou de mélèze.

[2]) Le glacier du Brotset se trouve sur le versant sud-ouest du Wildhorn, entre le Geltenhorn et le glacier des Audannes.

6. La dame du glacier.

6. I konta d'ā prinsèsè kyə vənyiẹ̀ ba pè ou Achaoui.

L'a.i'o.n'ātra achə bën kyə l'īta chofri ina ou blounyó dou Brótsè. Iṛə ona, ou bën oun, chè^{i} pā dèṛè, kyə vənyiè ba di Tsanflèṛon. Chin iṛ'ā fën də outon. E pouè kan l'īta ba ën Laṛi, l'a rèkontra ona granta dama. Iṛ'ona granta, vənyiè di rlouin, iṛè pa də Syoun. E pouè l'a ëntärva avouə vajiè, kyə po.ouiè pa pacha a mountanyè pe ona fri apaṛälè, po ona granta dama. L'a də kyə vaji'ina ou blou nyó dou Brótsè chofri də fri, kyə l'a.iè jamè^{i} chofää ni də fri, ni dè tsa, ni dè fan, ni də chi, ə ky'i boun Djyo oua t'a mècha inā ouè^{i} po chofri, pó dè pin.na kyə l'a.iè jamè^{i} chofää chou a tära . . . Tan pi! l'a jou chin!

7. Revenants sans feu ni lieu.

7. Houa d'ā grandzè dè Vāsè.

Oun ādzó, l'a.i'ona kajəniṛè kyə vajiè ba di Granyouè ba a Roun.ma. E pouè, kan l'è ita ba ou bouə də Roun.ma, l'a.iè trə kyə chə dəskoutaon, cha.ion pa avou'aa ətsouda. Iṛ'ona nè^{i} fri, d'əvä^{ä}; è pouè oun l'a də: «Nó fó^{ou} aa outr'ou Kāró . . . (chè^{i} pa chə iṛon ə rlo^{o}), ouè^{i} ətsoudon tòrdzò bon

---

6. Conte de la princesse qui descendait par l'Achaouï. [1])

Il y a une autre femme qui fut aussi envoyée en pénitence sur le glacier du Brotset. [Une fois,] c'était à la fin de l'automme, un homme, — ou est-ce une femme, je ne saurais pas le dire — descendait de Tsanfleuron et arrivait à Lari[2]), quand il rencontra une grande dame. C'était, [en effet], une grande dame, elle n'était pas de Sion, elle venait de loin. [Notre homme] lui demanda où elle allait, [en lui faisant remarquer] que pour une grande dame [comme elle], il était impossible, avec un pareil froid, de passer la montagne. Elle lui répondit qu'elle montait[3]) au glacier du Brotset pour y souffrir. Le bon Dieu l'y avait maintenant condamnée, en punition de ce que, sur terre, elle n'avait jamais souffert, ni le froid, ni le chaud, ni la faim, ni la soif . . . Tant pis pour elle, elle a eu ce [qui lui revenait]!

7. La grange de Vaas. [4])

Il y avait une fois une ménagère[5]) qui descendait de Granois à Rouma. En arrivant à la fontaine du village, elle trouva trois hommes qui discutaient entre eux, et se demandaient où ils iraient se chauffer. C'était une nuit froide d'hiver. L'un d'eux proposa: «Il nous faut aller au *Kāro*;[6]) — peut-être

---

[1]) Nom local de la région située au-dessous de l'hôtel du Sanetsch.

[2]) La localité de Lari est ordinairement portée sur les cartes sous le nom de Glarey.

[3]) Contradiction avec ce qui précède. Il est dit dans le titre qu'elle descendait et que c'était à l'Achaouï et non à Lari.

[4]) Nom local de la région située au-dessous du village de Rouma.

[5]) Le mot *kajəniṛè* désigne une personne dont l'occupation est de soigner le bétail.

[6]) C'est le nom d'un quartier du village de Rouma.

tsa ó fòrnèⁱ.» E pouè ou ātrè l'a də: «Na! nó vajin pa outrè ouèⁱ, l'a tòrdzò davouè vyəlè kyə chon tòrdzò aprèⁱ kyèsyóna dəri ó fòrnèⁱ.» Ou ātrè l'a də: «E bin! vəjin outrè . . . (chèⁱ pā dèṛè āvouè,) outr'ou mitin dou vəouādzó. O.n ātrè l'a də: «Na! nó vəjin pā ouèⁱ, l'an jamèⁱ èkó.oua o piló, l'an tòrdzò plin də krouijè dè nyouè pè ó fon, kāchon tó è pya.» Oṛa ounkó mèⁱ o.n ātrè rloua; chè l'a də: «Vó vaṛèⁱ ə.n ona täoua mijon.» — O.n'ātrè l'a ounkó mèⁱ rèpondou: «Na! ouèⁱ no pou.ouin pa aa, l'an jamèⁱ rin tsóᵒᵘja chou a tābla, ni biṛè ni mëndjyə, è pouè kan o.n'a chi, fóᵒᵘ chofri də chi, tan pou.ouin nó chofri də fri.» . . . A! houa kajəniṛè ouèⁱ vajiè vèlè ona atsè ky'iṛè präst'a fèṛ'ó vèⁱ . . . Oṛa houa l'a.i'ona chouiṛa . . . ou bën oun frāṛè bā ouèⁱ; l'a də: «E bin! vó vëndrèⁱ avouèⁱ mè, vójə mənəṛi ən oun rloua ou tsa, ə portəṛi də bīṛè, po kyə vo poəcha biṛè kan vouèⁱ chi.» E pouè l'an chhyou a vivinta, ā mijon d'ā chavoua chouiṛa; è pouè l'a komanda kyə əchon pórta ona mətchya dè pan ə ona mətchya dè frómādzó chou a tābla, è pouè oun pó də vën; è hou d'ā mijon l'an pórta, è pouè chon jou dromi; è pouè kan l'è ita i patróna ā mijon, ouèⁱ, l'a you ky'īṛon ənou dəṛën trə avouèⁱ lə, ma cha.iè pa ky'īṛon dè mò; l'a you kyə hou trəj ómó chè chon mè toui trə ën tābla, è l'an byin byou, tróchaon də grou bókon. Oṛa hou chə mojaon: óṛa l'an fan, houj ómó, no koṛon tó; è to o vën kyə l'a.i'ā tsana, l'an

---

avait-il des parents [dans ce quartier, je ne saurais pas le dire] — là, [poursuivit-il,] le fourneau est toujours bien chaud.» — «Non, reprit le second, là nous n'allons pas, il y a deux vieilles, [assises] derrière le fourneau,[1]) qui ne font que chicaner.» Le troisième dit: «Eh bien! allons à . . .» (je ne sais plus où, vers le milieu du village). Mais un autre reprit: «Non! là, non plus, nous n'y allons pas, la chambre n'est jamais balayée, le plancher est couvert de débris de noix, qui blessent les pieds.» [On proposa] encore un autre rendez-vous; «Vous irez dans telle maison»: dit le même. Et un autre de répondre encore: «Non! là nous ne pouvons pas aller, ils n'ont jamais rien sur la table, ni à boire, ni à manger; quand on a soif il faut endurer, autant pouvons-nous endurer le froid.» Ah! [j'oubliais,] cette ménagère allait surveiller une vache sur le point de faire le veau. [Il se trouva] qu'elle avait une sœur... ou [est-ce peut-être] un frère, dans ce village.—Elle leur dit [aux trois inconnus]: «Eh bien! vous viendrez avec moi, je vous conduirai en un lieu bien chaud, et je vous apporterai à boire, et vous boirez quand vous aurez soif.» Ils suivirent [leur bienfaitrice][2]) à la maison de sa sœur. Elle commanda qu'on apportât sur la table la moitié [d'une miche] de pain, la moitié d'un fromage, et un pot[3]) de vin. Les personnes de la maison le firent, puis allèrent se coucher. La maîtresse avait vu qu'ils étaient entrés trois avec elle, mais elle ne savait pas que c'était des revenants. Elle avait vu ces trois individus se mettre à table, bien boire, et couper de gros morceaux. «S'ils ont faim ces hommes là, se disaient les personnes de la maison, ils ne nous laisseront rien.» Ils

[1]) En Valais, on trouve encore, presque partout, ces gros fourneaux en pierre autour desquels on passe la veillée, le soir, en famille.

[2]) Dans le texte: «la vivante», par opposition aux revenants dont il n'a, cependant, pas encore été question.

[3]) Le «pot» est une mesure de capacité qui vaut environ un litre et demi.

to byou; è chon ita outòr dou fòrnè^{i}, tan ky'a ou anjəlüsə dou matën, è pouè chon parti. E kan chon ouè^{ə}a hou dè houa mijon, l'an tró.oua ky'iṛè rin dəkrəchou, ni ou pan, ni ā móta, è i tsana iṛè plin.na; l'an kounpri pouè ky'iṛè də rəvənan.

Oṛa, i kajəniṛè pouè l'è jou vèlè ën choun bou, è pouè po.ouiè rin dəṛën ā porta dou bou, bətchyə ə bətchyə, ə po.ouiè rin dəṛën. E pouə, a fochə də bətchyə, ə «kyə l'ə-t-ə chó?» ə «kyə l'a-t-ə pəṛ ënkyè?» l'an achhya ovri, è pouè l'an rèpondou, l'an də: «O moun Djyo! kyə l'è dèmādzó kyə to arou.ouè djya, nó chin obidjya dè chali fouṛa ou fri;» l'a də: «Chondzə tè vouèṛó l'è plin i bou, nó chin chatè dərën ən oun bogan də rəsè.» E pouè houa l'a də: «E bin! vój è dèrindjyə pā nyoun, è ^{ə}ó ënprindi pa dè foua, è kajənəṛi pa è ^{ə}atsè tan kyè kan vëndrè dzò;» l'a də: «^{ə}ó mə mətri dè plan chou ó mèkló.» (Dəjion i «mèkló» a ou ënsó.oua kyə prèpaṛaon pó kajəna ó matën.) E pouè kóminsion a oua dzo.oua, prou è prou dzo.oua; (chaṛè adon kyə l'aṛan də: «Tiṛə tè prè^{i}! nó chin chatè dəṛën ən oun bogan də rəsè.») Houa l'a kajəna è ^{ə}atsè pyə ou dzò; ëndi kyə l'è itā dzò, l'a rin mè^{i} pərchhyou rin.

---

burent, [en effet], tout le vin de la «chane»[4]) et restèrent autour du fourneau jusqu'à l'angelus du matin,[5]) puis ils s'en allèrent. Quand on se leva, dans cette maison, on trouva que rien n'avait diminué, ni du pain, ni de la tome; et la «chane» était pleine; on comprit que c'étaient des revenants.[6])

La ménagère s'en était donc allée à son écurie pour y surveiller [sa vache], mais elle ne put entrer. Elle poussait et poussait toujours à la porte, mais en vain. Quand elle eut longtemps poussé et . . . «Qu'y a-t-il donc? et qu'y a-t-il donc?» on laissa ouvrir et l'on répondit: «Eh! mon Dieu! que c'est dommage que tu arrives déjà, nous sommes obligés de sortir au froid!» On ajouta: «Pensez donc si l'écurie est pleine, nous sommes sept dans un trou de mangeoire.»[7]) Alors elle reprit: «Eh bien! ne vous dérangez pas; moi, je n'allumerai pas de feu, je ne soignerai pas mes vaches avant le jour, et je me coucherai sur le «mèklo.» (On appelait le «mèklo» [un mélange de fourrage] qu'on préparait pour le matin.) — Mais on commençait à la serrer de plus en plus . . . ce doit être à ce moment qu'on cria: «Serrez-vous, nous sommes sept dans un trou de mangeoire.» [Notre bonne ménagère] ne soigna les vaches que le jour venu, et alors, elle n'aperçut plus rien.

---

[4]) La «chane» est un ustensile en étain utilisé pour le vin.

[5]) Conformément à la croyance superstitieuse d'après laquelle les revenants sont mis en liberté quand la cloche sonne l'angelus du soir, et doivent cesser leurs pérégrinations à l'angelus du matin.

[6]) Voici encore un thème que nous retrouverons plus d'une fois dans la suite.

[7]) Il s'agit du trou par lequel on fait passer la corde servant à attacher un animal à sa mangeoire. Ce trou peut avoir de 4 à 6 centimètres de diamètre.

8. La lessiveuse de Bourg.

8. I konta dè houa kyə l'an you outr'ën Bo aprè^{i} bouəəa.

Oun ādzó, outr'ën Bo, ëntrə Bo è a Ouëngyəmata, viion tòrdzò ona ky'īṛè tòrdzò aprè^{i} bouə^{ə}a outr'ou Vibää. — I Vibää l'ə o.n'è^{i}vouè, kómin oun tórin, kómin ə kolo^{0} di mä.in dinchè, o.n'è^{i}vouè kyə chèparè davouè djyètè. — I mār'a nó dəjī'o noun dè houa kyə l'an you, ona vyəlè marin.na.

E pouè, kan l'an jou vèla dó^{ou} trè fè^{i}tè, vouè^{i}! kan l'an jou you dó^{ou} trè kó^{ou}, l'è apróchhyaə ona dəmëndzè matën; l'è ouè^{ə}aè èsprè mè^{i} matën pó aa värè ch'īṛè tòrdzò aprè^{i} bouə^{ə}a, è pouè l'è apróchhyaè, è pouè l'a dèmanda pòrkyè iṛè tòrdzò, a dəmëndzè matën, aprè^{i} bouə^{ə}a. L'a rèpondou kyə l'a.iè jamè^{i} pri o ouəji də bouə^{ə}a ə dzo-ovri. Po bouəəa, kan iṛ'ou mä.in, profətsiè d'ā dəmëndzè matën, nyoun viiè, bouəəaè èj ālon dè tòt'a chənan.na. L'a pouə də vouèṛó d'an kyə chofriè, chè^{i} pā dèṛè chin.

Paṛè ky'īr' ona d'ā Ouëngyəmata kyə vənyiè d'oun mä.in a ou ātrè po bouə^{ə}a, tòt'è dəmëndzè matën.

9. Le mort à la sacoche rouge.

9. Ona dè houè dou chaouën ródzó.
(Konta pacha vèṛè^{i}.)

L'a.i'oun ādzó dèj atsèṛó^{ou}, kan partion avouè^{i} è ə^{ə}atsè, viion parti oun avou'ó chaouën ródzó dè^{ə}an. Chè mənaè è ə^{ə}atsè tan kyè pè a son di prəsipisyó, è pouè èj atsèṛó^{ou}, faliè kyə əchon koṛou pó èj arèta; kan iṛon ā tè^{i}ta dou

---

8. Histoire de celle que l'on voyait à Bourg faisant la lessive.

Il y avait une fois, entre Bourg et les Langenmatten,[1]) une femme que l'on voyait continuellement faire la lessive dans le Wiberg. Le Wiberg est un cours d'eau, une espèce de torrent, de «dévaloir» de mayen; il sépare les deux alpages. — Notre maman disait le nom de celle que l'on voyait [ainsi], c'était une femme âgée.

Après l'avoir observée deux ou trois dimanches, ... une femme [du mayen] se leva plus tôt, un dimanche matin, tout exprès pour voir si elle était toujours en train de laver. Puis elle s'approcha d'elle, et lui demanda pourquoi elle venait laver tous les dimanches matins. [Celle-ci] lui répondit qu'elle n'avait jamais pris le temps de laver sur semaine. Quand elle était au mayen, elle profitait de la matinée du dimanche pour laver le linge de toute la semaine, personne ne la voyait. Elle dit ensuite depuis combien d'années elle était en peine, je ne saurais pas dire cela.

Il paraît qu'elle était des Langenmatten, elle venait [donc] d'un mayen à l'autre, chaque dimanche matin, pour y laver.

9. L'une des histoires de la sacoche rouge.
(Histoire vraie.)

.. Lorsque les vachers [à la montagne] partaient avec les vaches, ils voyaient un homme avec une sacoche[2]) rouge, les précéder. Cet homme allait conduire les vaches jusqu'au bord d'un précipice. Il fallait alors que les

[1]) Bourg et les Langenmatten sont des mayens que Savièse possède sur le canton de Berne, entre Gsteig et les Windspillen.

[2]) Il s'agit de la sacoche dans laquelle les vachers portent le sel à donner aux vaches.

troupó, faliè kyə əchon bala dè ou èkòrdjya ā promyəṛè; chə po.ouion pa balə ā promyəṛè, iṛè dondzəṛou kyə vajiè chout ba kākonè.

L'a plojo kontè a houa móda kyə chè chon pacha pə ə mountanyè. Oṛa ona: l'a.i'oun kóᵒᵘ kyə chon parti, ou bon d'ā nèⁱ, è əatsè, óṛa l'a.i'ona kabāna po dromi i dóᵒᵘj atsèṛóᵒᵘ, rlouin dou tsaouè dou pātó. Oṛa chè tró.oua kyə houa nèⁱ iṛè rin ky'i mètr'atsèróᵒᵘ ā kabāna, i səkon fajiè pa choun dèvouäⁱ, l'a dromi i tsaouè tót'ā nèⁱ. Kan l'an parti è əatsè, chè ky'īṛ'ā kabāna chə ouiè, è l'a koṛou aprèⁱ, l'a pa pochou akonchhyorè, tan kyə chon ita a son d'ona ko.ouəna. Kan l'īta a son dè houa ko.ouəna, l'a bala dè ou èkòrdjya ā promyəṛè, è ou mèⁱmó tin l'a you oun mò kyə l'a də: «S'to foəchè pa aró.oua óṛa, i atsè dè ou ātr'atsèróᵒᵘ pachaè ba pè a ko.ouəna, a kója kyə l'a.iè manka choun dèvouäⁱ dè pa aa vèlè è əatsè pindan a nèⁱ.» Rloui l'a.iè kyərya, l'a də: «Kyə ə-t-ə chó? d'ā pār də Djyo, kyën drouè vou aəcha vó də məna via moun troupó dè əatsè?» E pouə sti l'a pouə rèpondou kyə l'a.iè vënt an ky'iṛ'ën pin.na pär lèⁱ, l'a.iè pa pochou chè dètsardjyə méⁱ vitó, a kója kyə l'a.iè tòrdzò d'atsèróᵒᵘ troua fibló; ky'īṛ'i kója d'ā pärda d'ona atsè ky'īṛè dèrótchyaè, kyə l'a.i'ona atsè kyə partiè tòt'è nèⁱ, pəka ən oun byó drou, è pouè l'ə jou chóṛèprindr'a atsè ən oun pachādzó kyə pachaè. I atsè, də pouiṛè, l'a chouta ba ou chéⁱ. Oṛa, fali'aa dèṛ'i paṛin a rloui d'aa paè a atsè, ... E pouè chè kyə l'a you l'a də: . . . . «Ma krəran pa, chondzèṛan kyə djyó dè mèchondzè;» è pou'i mò l'a də: «Faṛi prou krərè, l'a də, pó èpró.oua, kyə faliè dèmanda chə ə dzo.ouèn'a hou, d'abò chə ona di dzo.ouèn'īṛè pa itaè charaè, kan pacha'īna pə əj ətsəoui ona nèⁱ, dè nèⁱ, è kyə l'a.iè rin you-nyoun.» L'a də kyə l'a.iè bala trə sinyó. E oun ādzó, l'a.iè katchya

---

vachers courussent les arrêter. Arrivés à la tête du troupeau, ils donnaient du fouet à la première, car s'ils ne pouvaient faire cela, il devenait dangereux que l'une ou l'autre tombât dans le précipice.

Il y a plusieurs histoires de ce genre qui se sont passées aux montagnes. En voici une:

Une fois, en pleine nuit, les vaches partirent. Il y avait une cabane où les deux vachers pouvaient dormir, loin du chalet du chef-pâtre. Mais, cette nuit là, le premier vacher s'y trouvait seul. Le second ne faisait pas son devoir, il dormit au chalet toute la nuit. Quand les vaches partirent, celui qui couchait à la cabane se leva et courut à leur poursuite, mais il ne put les atteindre qu'au bord d'un «dévaloir». Il donna du fouet à la première, mais alors il vit un mort qui lui dit: «Si tu n'étais pas arrivé maintenant, la vache du second vacher descendait ici, il ne fait pas son devoir, qui est de surveiller le troupeau pendant la nuit.» Le premier vacher lui avait crié d'abord: «De la part de Dieu, qu'est-ce que c'est? quel droit avez-vous de partir avec mon troupeau?» [Le mort] répondit qu'il souffrait depuis vingt ans par là, sans avoir pu s'en décharger plus tôt, parce que les vachers avaient toujours été trop peureux. [Il ajouta] qu'il avait été la cause de la perte d'une vache qui s'était jetée dans un précipice. Cette bête partait, tous les soirs, pour se repaître en un endroit choisi. Or, un soir, il alla la surprendre sur son passage; la bête, effrayée, sauta dans le précipice. [Le revenant demandait] d'avertir ses parents de payer cette vache. Le vacher dit: «Mais ils ne me croiront pas, ils penseront que je dis des mensonges. — Je le leur ferai bien croire, dit le mort, et pour preuve, demande leur si leurs filles, donc si une de leurs filles, ne s'est pas sentie contrainte en montant les escaliers, un soir, sans qu'elle ne vît personne.» Il

dóᵒᵘ módzon, ina ou mä.in d'ā Dzoᵒ; óṛa ou ātrè, chèⁱ pa ky'īṛè; ma l'an pa chondjya kyə foṛi ita də sinyó də rəvənan, hou d'ā mijon.

Oṛa ou atsèróᵒᵘ l'ə ənou ba, ó ouindèman, ba, di a mountanyè ba mijon, èsprè pó konta houè nó.oua.ouè. Kan l'a jou konta tòtə chin, chè tró.oua ky'īṛè tòtə vèṛèⁱ, l'a.ion tòtə pərchhyou; è kan chon jou pó paè a atsè, hou paṛin, chè tró.oua ky'īṛè vèṛèⁱ, kyə l'a.ion pərdou ona atsè kómin i mò l'a.iè konta, ma l'an pa chopou a kója tan ky'adon ky'ī mò ch'è dèkyärya. E pouè l'an də kyə l'a.ion pri a mətchya, è pouè ky'a mətchya l'an achhya ën chaṛitèⁱ, pó ó mò.

E pouè l'a də kyə fali'ounkó dèṛ'i paṛin kyə faliè balə po oun nivärzèṛó pó ó rèpóᵒᵘ də choun āma, pó chin ky'īṛ'i kója kyə l'a.iè fè rətəryè è faè di mountanyè. En chè tin kyə rloui iṛ'atsèṛóᵒᵘ, l'a.i'a fèna ky'īṛè patoṛèchə, óṛa è patóṛèchè amaon pa, dəjion kyè è faè pəkaon troua d'ärba. Oṛa chè l'a.iè tan fè chou chin kyə l'a.iè fè dèfindrè kyè è faè vajəchon mèⁱ ā mountanyè. L'īta oun dèfó próbābló chin d'abò, dè pā mètr'è faè ëndrodjyə, dəpouəsky'īṛ'ën pin.na pó chin; l'oṛi pa djyou krər'a fèna.

10. Le chant du ciel.

10. Houa dè chè kyə l'a avoui tsanta tan byó outrè pè Atsèṛè.

L'a.i'oun ādzo oun kyə parti'amou mä.in; è pouè, kan l'è ita outrè pè Atsèṛè, l'a avoui tsanta tan byó, tan byó, l'a.iè jamèⁱ avoui tan tsantā byó; è

---

parla de trois signes qu'il leur avait donnés: il leur avait, une fois, caché deux génisses, au mayen de la Zour; du troisième je ne m'en souviens plus. Ceux de la maison n'avaient, en tout cas, pas pensé que ce fût des signes de revenants.

Le vacher descendit, le lendemain, de la montagne, tout exprès pour apporter ces nouvelles. Quand il eut tout narré, il se trouva que tout était vrai, tous [ces signes] avaient été aperçus. Quand [les parents] allèrent payer la vache — c'était [encore] vrai que la bête avait été perdue, comme le mort l'avait dit, mais on n'en avait pas su la cause jusqu'à cette déclaration — . . . [quand ils allèrent payer, donc,] [les propriétaires] prirent la moitié, et laissèrent l'autre moitié en charité, pour le mort.

[Celui-ci] avait demandé aussi de dire à ses parents de donner pour un anniversaire [1]) pour le repos de son âme, car il était cause [du fait] qu'on avait retiré les moutons des montagnes. En ce temps là, quand il était vacher, sa femme était «pâtresse». Or les «pâtresses» n'aimaient pas les moutons, elles prétendaient qu'ils mangeaient trop d'herbe. [Notre homme] avait manœuvré jusqu'à ce qu'il eût fait défendre de mettre encore des moutons à la montagne. Ce fut probablement un mal d'empêcher les moutons d'engraisser [le terrain] puisqu'il était en peine pour cela. Il n'aurait pas dû écouter sa femme.

10. Conte de celui qui a entendu si bien chanter, du côté d'Atséret. [2])

Il y avait, une fois, un [homme] qui partait aux mayens. Quand il fut vers Atséret, il entendit chanter si bien, si bien! il n'avait jamais entendu si

---

[1]) «Donner pour un anniversaire» signifie: payer les honoraires d'un office religieux, au jour anniversaire de sa mort.

[2]) Atséret se trouve à dix minutes de la chapelle de Chandolin, sur le chemin du Sanetsch, à l'endroit où se trouve actuellement la sixième station du chemin de la croix.

pouè l'è arèta pó akouta tsanta; è pouè l'a you chè kyə tsantaè, è pouè l'a ëntärva kyə fajiə kyə tsantaè tan byó pär lèⁱ, kyënta jouè l'a.iè. L'a də kyè óṛa tsantaè a jouè, kyə l'a.iè sint an ky'īṛ'ën pin.na, è pouè l'a də pòrkyè, ma chin i oubla; ky'īṛ'obidjya dè rèsta ën pin.na ouèⁱ, ën chè rloua, tan kyə l'oṛi jou oun jijèⁱ ky'oṛi pórta ona nyouè ën houa plachè, è pouè kyə l'oṛi pousa oun nóyä, è pouè kan i nóyä foṛi itā grou, kyə l'oṛan kópa chè nóyä, ə kyə l'oṛan pri dè chè bóᵒᵘ pó fèṛ'oun kaouisyó pó dèṛ'ona promyəṛə mècha; kyè houa promyəṛə mècha kyə oṛan də avouèⁱ chè kaouisyó, foṛi ita pó a dəouə-vransè dè chè mò. Oṛa i tsantaè po chin kyè, chè dzò, iṛ'aró.oua o.n ijèⁱ pórta a nyouè . . . óṛa i nóyä foṛi ənou aprèⁱ. . .

11. Le voleur de chaudières.

11. I konta də hou kyə l'an róba a tsodīṛè.

I avoui konta kyə róbaon tòrdzò ə tsodīṛ'ina a mountanyè. Ou an aprèⁱ, tró.ouaon tòrdzò rin də tsodīṛè. L'an də: «Achə pyè, nó atrapèṛan prou hou kyə róbon ə tsodīṛè.» L'an fətchya ona tèⁱta dè mò; chon jou outr'ou chəmə-tchyèṛó kəṛi ona tèⁱta dè mò; (è pouè dəjion: ëntsärna). E pouè dəjion: «To vouardèṛèⁱ a tsodīṛè tan kyə vëndri o tə dəouəvra».

E pou'i kanalè l'è aró.oua, i mò ó t'a apəla pè ó brèⁱ; è pouè l'a falou rèsta ouèⁱ tan kyè kan l'è aró.oua o tə dəouəvra. E pouè ou ātrè l'a pā mèⁱ chondjya a aa ina o tə dəouəvra, l'a oubla tan kyè ou an aprèⁱ. Ou an aprèⁱ, kan l'è aró.oua ina a mountanyè, l'a tró.oua ó mèⁱmo mò kyə l'a.iè pri a tèⁱta ou an dèəan aprèⁱ təni ó kanalè; è pou'i mò l'a də: «T'ā tin d'əni mə o dəouəvra, tèⁱ! prin ó ṛa!»

Chè l'a də pouè, kyə jamèⁱ plo oṛi fè chè mətchyä. I kanal'īṛ'ita obidjya də moṛi dè fan. . .

L'an konta dinchə, ə pouə ə kyè ṛa!

---

bien chanter. Il s'arrêta pour écouter, et il vit le chanteur. Il lui demanda pour quelle raison il chantait si beau, et la joie qu'il avait. [Celui-ci] répondit qu'il chantait maintenant de bonheur; que, depuis cent ans, il était en peine, puis il en dit la cause, mais je l'ai oubliée. Il était obligé de souffrir en cet endroit jusqu'à ce qu'un oiseau vînt y apporter une noix; un noyer y aurait poussé, et, ce noyer une fois grand, on l'aurait coupé, et on aurait employé de son bois pour un calice de première messe. Cette première messe . . . devait être dite pour la délivrance de son âme. S'il chantait, c'était que l'oiseau était venu, ce jour là, apporter la noix . . . le noyer viendrait plus tard...

11. Conte de ceux qui ont volé la chaudière.

J'ai entendu raconter qu'on volait toujours les chaudières, à la montagne. Chaque année, . . . point de chaudière. «Laissez faire, se dit-on, nous les trouverons bien les voleurs!» Ils mirent une tête de mort, qu'ils avaient été prendre au cimetière, et ils lui dirent: «Tu garderas la chaudière, jusqu'à ce que nous venions te délivrer.» Cela s'appelait: «enchairner».

Le voleur arriva, mais le mort le saisit par le bras, et il fallut rester là jusqu'à ce qu'on vînt le délivrer. Mais l'autre ne pensa plus à monter le délivrer, et il l'oublia jusqu'à l'année suivante. Lorsqu'après un an, il arriva à la montagne, il trouva le mort dont il avait pris la tête l'année précédente, tenant le voleur. Le mort lui dit: «Il est temps de venir le délivrer. Tiens! Prends le maintenant!»

Notre homme se promit de ne jamais plus exercer ce métier. Le voleur avait été obligé de mourir de faim.

On raconte l'histoire de cette façon, et puis que voulez-vous?

(à suivre)